

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 avril 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le pinceau en main, par Lucy.—Poésie : L'enfant, par J. Vacquerie.—Dans le Far West.—Les explorateurs contemporains, par Jules Gros.—Nos gravures.—Le lithote ferreux.—Notes et impressions.—Musique : L'utilité d'un éventail.—Comment s'habiller.—Le coin des enfants.—Récréation de la famille

GRAVURES—Etats-Unis : Terrible accident de chemin de fer ; A la recherche des tués et blessés.—Une nouvelle hécatombe aux Etats-Unis : Buffalo en flammes.—Deux cha-peaux.—Gravure du feuillet.

Primes mensuelles du " Monde Illustré "

1re Prime	350
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-SIXIÈME TIRAGE

Le trente-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de MARS), aura lieu SAMEDI, le 2 avril, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Une semaine dernière, les Prussiens ont célébré le quatre-vingt dixième anniversaire de la naissance de leur empereur et roi.

En Allemagne, la chose s'est faite suivant un programme tracé d'avance par le gouvernement lui-même, car dans ce pays de calcul tout est réglé mathématiquement, la guerre, les réjouissances publiques, le vice et même la santé du vieux potentat, disent les journaux de Berlin.

Les Allemands qui, depuis vingt ans, ont perdu toutes leurs libertés pour devenir les esclaves du prussien nonagénaire, se sont réjouis et se sont plus applatis que les autres, afin de mieux prouver combien la race teutonne est faite pour subir le joug d'un maître, qu'il se nomme Guillaume ou Bismarck.

Mais on aurait tort de trop s'en étonner, puisque le chancelier de fer lui-même n'a pas craint de déclarer qu'en Allemagne l'homme ne commençait qu'au baron, ce qui revient à dire que le peuple n'est rien et que la noblesse gangrénée et pourrie est tout.

. L'Alsace seule a protesté et n'a pas mêlé sa voix à ce chœur forcé.

Bien plus, à Berlin même, dans la capitale du vieil empereur, plusieurs Alsaciens ont été arrêtés pour avoir porté publiquement les couleurs nationales françaises.

Il y a eu des banquets un peu partout—exigences de l'étiquette diplomatique—les ministres français ont dû faire acte de présence.

Ce dernier point n'a du reste aucune importance, car on sait que parfois il faut obéir à certaines raisons d'Etat qui n'engagent à rien.

A Montréal, les Allemands ont bu et mangé aussi

à la santé du vieil homme au casque pointu. C'est leur affaire.

On dit même que des Canadiens assistaient à cette fête de choucroute, mais je préfère n'en rien croire, et si la chose est vraie, il vaut mieux passer le balai par dessus et n'en plus parler.

Brûlons un peu de sucre pour purifier l'air.

. Je ne vous surprendrai nullement en vous disant que je n'aime ni Guillaume ni Bismarck, et c'est à raison du sentiment que j'éprouve pour ces gens-là que je leur souhaite longue vie, afin qu'ils puissent voir leur œuvre s'écrouler avant de s'endormir du sommeil éternel.

J'espère que mes vœux seront exaucés.

Il circule le long du Rhin une foule d'anecdotes au sujet de la longévité de l'empereur, mais l'une d'elles me plaît surtout, parce qu'elle est d'accord avec mes espérances.

On raconte qu'en 1863, Guillaume, qui n'était encore que roi de Prusse, se promenait aux environs de Bade, avec Bismarck et plusieurs personnages de la cour, quand, en passant devant la hutte d'une bohémienne, une des dames de la cour s'écria :

—Voici la hutte de la fameuse bohémienne Preciosa, qui dit la bonne aventure. Si nous allions lui rendre visite ?

La proposition fut accueillie avec faveur, et tous entrèrent dans la hutte.

Preciosa prédit une foule de choses aux personnes qui la consultaient, et le roi, dont l'incognito avait été scrupuleusement respecté, lui présenta sa main le dernier.

La bohémienne l'examina longtemps en silence et lui dit enfin :

—Je vois une grande couronne, de grandes victoires et un grand âge. Vous vivrez jusqu'à quatre-vingt-seize ans, mais vos derniers jours seront obscurcis par de grand revers et de grandes douleurs.

On rit beaucoup de la prophétie, et on n'y pensa plus.

Plus tard, vingt ans après, l'empereur assistait à un bal donné à l'ambassade russe, à Berlin, quand la comtesse hongroise Erdody, dont la mère était bohémienne, lui demanda la permission d'examiner sa main.

Après quelques moments de réflexions la comtesse lui dit : "Sire, vous mourrez à quatre-vingt-seize ans."

Il paraît que cette confirmation de la première prédiction a beaucoup frappé le vieillard.

Il aurait donc encore six ans à vivre, six ans ! Si je pouvais être encore de ce monde pour assister au châtement de ce Prussien et voir l'Alsace et la Lorraine réunies à la France !

Ce jour-là, j'illuminerai de bon cœur, et ceux qui gobelottaient l'autre soir à la santé du vieux buveur de bière mettraient des crêpes à leur porte. Chacun son tour.

. Rien de nouveau sur le soleil.

Les doctrines révolutionnaires ou sociales les plus extravagantes que nous voyons répandues de nos jours ne sont pas aussi modernes qu'on se le figure souvent.

Un excellent écrivain, Thomas Grimm, vient de nous apprendre que l'Europe ne fait que subir une crise qui a déjà atteint d'autres pays avant elle, la Chine, par exemple, et qui poursuit sa course de l'est à l'ouest, comme les invasions et la civilisation.

Cet exemple est si curieux que je crois devoir vous le citer.

Dès le onzième siècle de notre ère, sous la dynastie des Song, la situation économique du pays présentait un spectacle à peu près analogue à celui qui se produit en Europe en ce moment.

De toutes parts la société chinoise était préoccupée et divisée sur toutes les questions d'ordre politique et social.

Les choses en étaient venues à un tel point, qu'on ne se prêtait plus qu'à grand-peine aux affaires ordinaires de la vie.

Tout était livré aux agitations d'une polémique effrénée, qui partageait la nation au moyen de pamphlets et de libelles répandus avec profusion.

Voici l'exposé des doctrines du chef du parti réformateur, un nommé Wang-Nyan-Ché, qui vivait à cette époque :

Pour éviter l'exploitation de l'homme par l'homme, l'Etat doit s'emparer de toutes les ressources du pays et devenir l'exploitant universel ; il se fera agriculteur, industriel et commerçant. Il fixera le prix des denrées et des marchandises. Il fera supporter aux riches des taxes dont les pauvres seront exempts et il en décrètera la répartition.

Les taxes perçues de ce chef seront destinées à être distribuées aux vieillards sans soutien, aux pauvres, aux ouvriers sans travail et à ceux qu'on jugerait être dans le besoin.

L'Etat, devenu seul et unique propriétaire du sol, fera cultiver les terres pour son compte, c'est-à-dire pour le compte de tous.

Les partisans de cette nouvelle réforme avançaient, que par ces moyens, l'abondance et le bien-être régneraient sans conteste.

Le nouvel état de choses ne pouvait être préjudiciable qu'aux capitalistes, mais il n'y avait pas lieu de s'attarder aux doléances de gens qui ne manquent jamais de profiter des calamités publiques pour s'enrichir aux dépens des travailleurs.

Tout au contraire, la justice exigeait qu'on leur fit restituer le bien mal acquis, et l'usure disparaîtrait fatalement puisque l'Etat, seul créancier possible désormais, n'exigerait aucun intérêt de ses avances.

Bref, au moyen de ces différentes combinaisons, les subsistances devraient se maintenir à un prix très modique ; il n'y aurait plus de nécessiteux et l'Etat, concentrant dans ses mains les profits multiples que les riches encaissaient antérieurement, réaliserait des bénéfices énormes qui seraient employés à des travaux d'utilité publique.

Ainsi se trouvait opéré le nivellement universel par l'effondrement des fortunes.

Les socialistes de nos jours ne demandent pas autre chose.

Pas de propriétaires, tout à tout le monde De nos jours les réformateurs ne sont pas plus bêtes qu'au onzième siècle, mais autant.

. Vous avez entendu parler de ce projet qui consisterait à bâtir à Montréal une résidence viceroiale, à nos frais, pour l'offrir au gouverneur général.

C'est encore une de ces idées baroques qui ne peuvent germer que dans les cerveaux de gens atteints de névrose *loyale*.

Il ne faut pas oublier en effet que nous payons cinquante mille piastres les services d'un homme qui ne fait rien, et qui souvent ne sait rien faire que manger ses revenus et notre argent.

Le moment est d'autant plus mal choisi pour faire une pareille proposition, que le gouverneur général actuel, lord Lansdowne, n'a aucun droit à pareille libéralité de notre part.

Ce noble anglais est colossalement riche et n'a pas besoin qu'on lui fasse l'aumône.

De plus, ce riche propriétaire a de nombreux points de rapprochement avec M. Vautour, car il n'a aucune pitié de ses fermiers, si nous en croyons les dépêches, qui n'ont aucun intérêt à nous induire en erreur.

Les choses sont même poussées à un tel point, qu'on s'en est ému à Londres.

Le télégraphe nous dit en effet que les expulsions qui ont eu lieu sur les propriétés du marquis de Lansdowne, dans le comté de Queen, en Irlande, causent à Londres une grande excitation. Le marquis a refusé de faire des réductions dans les loyers et son agent procède à des expulsions en masse.

Et c'est pour remercier ce monsieur de sa conduite envers ses fermiers qu'on viendrait lui offrir un palais à Montréal ?

Ce serait bien intelligent, en vérité !

. Allons, la reconnaissance existe encore sur terre. Je la croyais cependant bien disparue depuis longtemps.

Il est vrai que l'exemple que j'ai sous les yeux concerne une bête, (peut-être deux), mais enfin les beaux sentiments sont si rares qu'il ne faut pas se montrer trop difficile.

On nous apprend de New-York que des centaines de personnes ont défilé l'autre jour devant le riche cerceuil en bois de rose et à monture en argent massif ciselé d'un pauvre perroquet, exposé sur un magnifique catafalque, flanqué de quatre